

et à l'empereur. Le seul sentiment qu'elles éveillèrent en moi fut celui du dégoût et du mépris. Certes, je ne suis pas impérialiste et je n'ai pour ce régime, qui a mis la France aussi bas, aucune sympathie; mais l'insulte basse et vile contre un ennemi tombé me révolte. Bon nombre de ces caricatures s'adressaient à l'impératrice, non à la souveraine déchue, mais à la femme. Des milliers de badauds regardaient et riaient. Combien d'entre eux avaient voté pour les candidats officiels? combien auraient quêté un sourire, un mot d'elle aux Tuileries, au temps de sa grandeur? Les révolutions ont cela de triste que les âmes dégradées se croient obligées de plonger aussi bas dans l'insulte qu'elles le faisaient dans la servilité.

J'estime qu'on a le droit de juger et de juger sévèrement l'empereur, mais d'insulter une femme, non. Je considère que l'impératrice a une part de responsabilité dans nos malheurs, mais à qui la faute? N'est-ce pas la France qui s'est trahie elle-même? En acceptant pendant dix-huit années un régime dégradant pour la dignité humaine, en le consacrant par ses suffrages répétés, la France a failli. Nous avons eu le gouvernement que nous méritions. Au lieu de perdre notre temps à l'insulter, prouvons que nous sommes dignes d'un meilleur. L'opinion publique devrait faire justice de ces caricatures honteuses et obscènes, et je fus heureux de voir que je n'étais pas seul à penser ainsi.

J'arrivai, en me promenant, à la belle rue de Lyon. La foule se dirigeait vers un café-concert, à l'entrée duquel flamboyait en lettres de feu « le mot : Casino. » J'entrai. Dans une vaste salle, assez grande pour contenir plus d'un millier de buveurs, se pressait un public mêlé, composé surtout de mobiles. La partie féminine de